

Le père d'Abd-el-Kader, Mahli-Eddin, était un homme d'un mérite supérieur, réputé saint par les musulmans, théologien savant, politique habile. Sa famille était en vénération singulière : trois marabouts célèbres en étaient issus dans les derniers temps. Elle descendait enfin d'un personnage fameux, Muley Abd-el-Kader, qui vivait, dit-on, dans les premiers siècles de l'hégire. Ce saint mahométan, après avoir édifié longtemps la province d'Oran du spectacle de ses austérités, se retira, dans une solitude aux environs de Bagdad. Là, comme un des saints de nos légendes, il vécut sur le sommet d'une colonne, appuyé sur le pied gauche, dans un état constant d'immobilité, ne prenant d'autre nourriture que les gouttes de pluie qui tombaient à de longs intervalles de ce ciel aride. Le prophète mit fin à cette existence merveilleuse, en le saisissant par la mèche de cheveux que, comme tout musulman, il portait au haut de la tête, et en lui ouvrant les portes du paradis (1).

Mahli-Eddin, qui fut cinq fois marié, choisit son troisième fils, lui imposa le nom d'Abd-el-Kader, en souvenir du santon du moyen-âge, et accrédita, dès sa naissance, des prédictions et des prodiges.

De temps immémorial, la *guetna* (réunion de maisons ou de tentes) qui sert d'habitation à la famille d'Abd-el-Kader, dans la tribu des Hachem-Cheraga, est un lieu de pèlerinage pour les Arabes. Au jour de l'an à la grande Pâque, ils y apportent en hommage de l'argent, de la laine, des bœufs et des moutons. Un proverbe local assure que ceux qui donnent un boudjou à la sainte demeure en retrouvent au retour dix dans leur caisse. Ces pieuses redevances ont formé, à la longue, un trésor assez considérable qui s'est accru par les soins de Mahli-Eddin, et qui a plus d'une fois servi à son fils. La mère d'Abd-el-Kader, Lilla-Zohara, la seule femme Arabe qui sache lire et écrire, a reçu du ciel, s'il en faut croire les traditions populaires, des dons particuliers. On vante d'ailleurs sa bonté et son intelligence. Après avoir perdu son père en 1833, Abd-el-Kader a reporté sur sa mère tout son respect et toute sa tendresse. Elle est pour lui l'objet d'un culte véritable.

Mahli-Eddin n'épargna rien pour rendre propre à la mission qu'il lui destinait, l'enfant de sa prédilection.

Il le croyait appelé à être un guerrier et un saint. Il fortifia, par des exercices incessants, sa frêle constitution ; il en fit un *flissah* (2), du bâton et du fusil. Sous la direction d'un maître habile, il lui fit enseigner les lois, la religion, la géographie, le calcul et l'astronomie. A quinze ans il l'envoya à Oran chez un professeur célèbre pour y apprendre la politique. Il se chargea lui-même de son éducation religieuse. Mahli-Eddin avait déjà fait un voyage à la Mecque : il portait le titre révéré de *hadji* (pèlerin). Il donna à son fils la science d'un marabout. Or, voyant ce jeune homme toujours plongé dans la méditation, sevré des plaisirs de son âge, avare de paroles, n'ouvrant la bouche que pour laisser tomber une sentence du prophète, grave et maître de soi, les yeux baissés vers le sol en signe d'humilité, et roulant dans ses doigts les grains de son chapelet. A peine adolescent, il était déjà regardé comme un saint.

Sa figure pâle, pensive, dont le caractère ascétique rappelle les têtes recueillies et graves des moines du moyen-âge ; ses yeux tout à la fois doux, expressifs, pénétrants ; son attitude pleine de dignité, tout en lui respirait cette gravité imposante qui atteste une intelligence élevée et qui a tant d'autorité sur les hommes d'action. Il acquit bientôt sur les tribus de la province d'Oran un ascendant tel, que les Turcs s'en inquiétèrent. Son père avait résolu de partir avec lui pour la Mecque, et à cette nouvelle plus de 3,000 cavaliers, presque tous distingués par leur naissance, offrirent de leur servir d'escorte. Le bey d'Oran, Hassan, en prit ombrage, avertit le dey, en reçut de pleins pouvoirs, ordonna à Mahli-Eden de licencier sa petite armée et de venir à Oran avec son fils rendre compte de sa conduite. Ils eurent le courage d'obéir. Dès leur arrivée, ils furent jetés en prison. Leur mort semblait certaine. Ils furent amenés devant le bey. Il paraît qu'Abd-el-Kader, tout jeune encore, sut, à force d'adresse et d'éloquence, désarmer sa colère. Ils obtinrent leur grâce, à condition de quitter quelque temps le pays.

Au bout de deux ans, Mahli-Eddin et son fils reparurent dans la province d'Oran. Ils avaient visité à la Mecque le tombeau du prophète et, aux environs de Bagdad, les six marabouts qui rappellent à la postérité les vertus et les austérités de Muley-Abd-el-Kader. C'est alors que Mahli-Eddin accrédita le récit d'une apparition miraculeuse, qui lui avait révélé la vocation de son fils. Il racontait qu'un matin, après une nuit entière consacrée à la prière et aux macérations,

il avait vu descendre du ciel Muley-Abd-el-Kader, resplendissant de lumière et de gloire, qui lui avait annoncé les destinées brillantes de son fils, et lui avait laissé, en regagnant le paradis, une pomme enchanteée. Il racontait qu'Abd-el-Kader, après avoir mangé ce fruit, avait été en quelque sorte rempli de l'âme et de l'esprit du saint personnage. Une auréole avait ceint son front, sa voix était devenue semblable à celle du marabout, et depuis lors il était invulnérable. Ce dernier, toujours adonné à l'étude, toujours silencieux, tout entier aux exercices d'une piété scrupuleuse, fut bientôt environné d'un respect universel. Chaque jour, des troupes de fidèles venaient assiéger sa tente et s'en retournaient émerveillées, après l'avoir vu méditant sur le livre de vie et priant avec ferveur.

Le bey d'Oran, de plus en plus inquiet, était résolu à frapper un grand coup. L'expédition française ne lui en laissa pas le temps. On sait qu'il se décida à ouvrir à nos troupes la ville qu'il commandait, et dès lors, pour la première fois, les français apprirent le nom d'Abd-el-Kader. Son père avait prêché la guerre sainte, et il s'était mis à la tête des Arabes. Du 3 au 9 mai 1832, Oran fut attaqué avec fureur par les hordes indigènes, réunies autour de l'étendard de leur jeune chef. Les Bédouins firent preuve d'une audace et d'une vaillance qu'ils ont perdues depuis et qu'ils semblent avoir retrouvées récemment sous l'empire des mêmes passions. Des cavaliers vinrent se ruer sur les canons et s'y faire écharper par la mitraille. Des fantassins saisièrent à travers les créneaux, les baïonnettes des fusils et reçurent à bout portant le coup de la mort. Abd-el-Kader déploya la plus brillante valeur. Il eut un cheval tué sous lui, son burnous ensanglanté est conservé comme une relique. Plus que jamais on le crut invulnérable.

Son élection, comme sultan des Arabes, prouve que cette expédition, quoique malheureuse, avait servi puissamment à sa grandeur. Elle eut lieu à Ersebia, dans la plaine d'Eghris, le 28 septembre 1832. La veille, les chefs Hachem, des Garabas, des Beni-Amers, avaient déjà prononcé son nom ; il avait refusé et avait proposé un chef influent, Sidi-el Arrach. Ce jour-là, il se passa une scène vraisemblablement concertée entre les principaux acteurs qui y intervinrent. Sidi-el-Arrach affirma que, pendant la nuit, Muley-Abd-el-Kader lui était apparu et lui avait ordonné d'annoncer aux suffrages le troisième fils de Mahli-Eddin. Ce dernier annonça qu'il avait eu une vision pareille, et que sa mort prochaine lui avait été prédite. Abd-el-Kader fut alors proclamé sultan. Les Arabes sont fermement convaincus que son élection fut l'œuvre du saint marabout, qui vient visiter tous les jours son protégé quand il est seul dans sa tente.

Abd-el-Kader, à partir de ce moment, a été investi d'un caractère sacré aux yeux des Arabes. Il n'a rien négligé d'ailleurs pour entretenir l'ascendant qu'il exerce. Comme Mahomet, comme Cromwell, comme presque tous les hommes qui ont dominé des nations superstitieuses et crédules, il exploite, tout en les partageant, les croyances populaires, et il ne dédaigne pas d'appeler à l'aide des desservants de son Dieu les ressources de la politique humaine. Nous n'en citerons qu'un exemple :

« Un jour, pendant qu'il tenait conseil, un nègre se précipite sur lui en courant à la main. Au moment où il allait frapper, l'assassin s'arrête, jette son poignard et s'écrie qu'il a vu luire sur le front du sultan une flamme surnaturelle. Il tombe à genoux. Abd-el-Kader, impassible et grave, va droit au nègre, lui touche le front de la main et lui dit que le prophète pardonne à son repentir. »

Ces détails suffisent pour faire apprécier le caractère et pour expliquer l'influence de cet homme qui doit à l'habileté de son père, autant qu'à sa valeur personnelle, la place éclatante qu'il a conquise dans l'histoire de notre conquête et de notre domination. Depuis qu'il a repris son rôle religieux, il est devenu plus dangereux que jamais. Il peut se passer du concours des chefs Arabes ; les peuples sont pour lui et le suivront souvent, en croyant au prodige de sa vocation, jusqu'à ce jour où une balle française viendra rompre le charme. »

(1) Dans toute la province d'Oran, Muley-Abd-el-Kader passe pour partager la puissance du prophète. Il a le don d'ubiquité. Il veille sur les moeurs, sur les beaux, sur les femmes et les enfants quand les hommes sont à la guerre. A l'heure du danger, l'Arabe et même le chrétien, le juif qui l'appellent à leur aide, reçoivent ses secours.

(2) Sabre long, lourd et très meurtrier que l'on fabrique dans la tribu des Flissahs, et qui en a pris le nom.